



chapitre 1

---

*La fin et le commencement*

---

*Tu sais aussi bien que moi qu'il y a autre chose...*

*Il y a toujours une nouvelle scène.*

Archibald McLeish

La perte catastrophique d'un être cher entraîne la destruction, comme une inondation désastreuse qui s'acharne, impitoyable, sans qu'on puisse la maîtriser. Elle s'attaque violemment au corps, à l'âme et à l'esprit. Il arrive parfois que le deuil cause ses dégâts instantanément, comme le ferait un déluge causé par la rupture d'une digue ou d'un barrage, libérant ainsi un énorme torrent d'eau et balayant tout sur son passage. À d'autres moments, il détruit peu à peu, comme si l'inondation était due à une pluie incessante qui gonfle les cours d'eau et les lacs, les faisant sortir de leurs lits ou de leurs berges, de sorte qu'ils engloutissent, trempent et détruisent tout ce qu'ils touchent. Dans les deux cas, la perte catastrophique transforme à jamais le paysage de la vie.

Mon expérience ressemblait à la rupture d'une digue. En un instant, j'ai été submergé par un torrent inattendu de douleur.

Lynda, ma femme depuis près de vingt ans, aimait se trouver au milieu de ses enfants. Chacun d'eux représentait un merveilleux cadeau ; en effet, après avoir été infertile pendant onze ans, elle ne pensait plus qu'elle porterait des enfants un jour. Titulaire d'une maîtrise en musique de l'Université de la Caroline du Sud, devenue chanteuse professionnelle, directrice de chorale et répétitrice vocale, bien engagée dans la vie d'Église et dans la société, elle n'avait cependant jamais renoncé à son désir d'avoir des enfants. La naissance de quatre enfants vigoureux en six ans avait mis le comble à son bonheur. Elle se délectait du miracle de la maternité.

En automne 1991, Lynda donnait des cours sur la culture autochtone à nos deux aînés, Catherine et David, dans le cadre de l'école à domicile. Elle décida de compléter l'enseignement en se rendant avec eux à un pow-wow, dans une réserve de l'Idaho.

Nous avons donc installé nos quatre enfants dans le monospace un vendredi après-midi pour nous rendre dans la réserve où nous projections de prendre notre souper avec les membres de la tribu et de voir notre premier pow-wow. Ma mère, Grace, venue nous rendre visite pour le week-end, décida de nous accompagner. Au souper, nous avons discuté avec les chefs tribaux concernant leurs projets et leurs problèmes – notamment l'abus d'alcool qui compromettait tellement ce qu'ils s'efforçaient de réaliser.

Après le souper, nous nous sommes lentement dirigés vers un petit gymnase où le pow-wow avait déjà commencé. Nous avons pris place avec beaucoup de chefs tribaux qui nous expliquèrent les danses exécutées par les membres de diverses tribus et les tenues vestimentaires traditionnelles des danseurs. Une danse me toucha plus particulièrement : elle représentait des lamentations funèbres pour un cher membre de la tribu qui venait de mourir. J'étais envoûté par le mouvement lent et réservé des quelques personnes qui dansaient devant nous. La danse, le chant scandé et le battement de tambour créaient une ambiance exprimant la tristesse que les danseurs ressentaient, et nous avec eux.

Cela faisait environ une heure que nous étions là quand plusieurs enfants de la tribu s'approchèrent et demandèrent à nos deux filles, Catherine et Diana Jane, de se joindre à eux dans une danse. Pendant ce temps, les garçons décidèrent de faire un tour dans le gymnase, ce qui nous donna l'occasion à Lynda et à moi-même d'en apprendre un peu plus sur la tribu.

Vers vingt heures quinze, les enfants en eurent assez. Nous sommes donc retournés à notre monospace, l'avons chargé, avons attaché nos ceintures et repris la route de la maison. Il faisait nuit. Nous roulions depuis dix minutes quand j'aperçus une seule voiture se dirigeant vers nous sur l'autoroute ; elle roulait à vive allure. Je ralentis dans un virage, mais l'autre ne le fit pas. Il franchit la ligne médiane et vint frapper notre voiture de plein fouet. J'appris plus tard que le présumé chauffard était autochtone, qu'il était ivre et qu'il roulait à près de 140 km/h. Il était accompagné de sa femme enceinte et également ivre ; elle fut tuée sur le coup.

Je me souviens des premiers instants après l'accident, comme si tout se passait au ralenti. Ces souvenirs sont figés dans ma mémoire avec une clarté terrible. Après avoir repris mon souffle, je me suis retourné pour constater les dégâts. Quel chaos ! Je me rappelle l'expression de terreur sur le visage de mes enfants et le sentiment d'horreur qui m'envahit lorsque j'aperçus les corps brisés de Lynda, de Diana Jane, ma petite fille de quatre ans, et de ma mère. Je me souviens d'avoir extirpé du véhicule Catherine (huit ans), David (sept ans) et John (deux ans) par la portière avant du côté du conducteur, la seule qui s'ouvrait. J'ai le souvenir d'avoir pris le pouls, d'avoir pratiqué le bouche-à-bouche, faisant tout mon possible pour sauver les mourants et apaiser les vivants. Et du sentiment de panique qui s'empara de moi en voyant Lynda, ma mère et Diana Jane mourir sous mes yeux. Puis, il y eut le tohu-bohu des badauds, des gyrophares des véhicules de secours, du vrombissement d'un hélicoptère tournoyant au-dessus de nos têtes, des voitures alignées, des secouristes faisant l'impossible. Je me rappelle encore avoir soudain pris conscience que je plongeais dans une obscurité d'où je ne ressortirais peut-être jamais en homme sain d'esprit, normal et croyant.

Au cours des heures qui suivirent l'accident, le choc initial fit place à une agonie indicible. Le chagrin me donnait le vertige ; je me sentais séparé de ma famille et de mes amis, tourmenté par la perte et rendu nauséux par la douleur. À l'hôpital, j'ai arpenté le couloir comme un animal en cage qui venait d'être capturé. J'étais tellement désesparé que je n'arrivais même plus à poser des questions ni à penser logiquement. J'étais pris de peur et d'agitation, comme si j'étais traqué par un tueur déséquilibré auquel je ne pouvais échapper. Je n'arrêtais pas de pleurer. Je n'arrivais pas à faire taire le vacarme assourdissant des tôles froissées, du hurlement des sirènes et des pleurs des enfants. Je revois constamment cette image de violence, de glaces brisées et de corps déchiquetés. Je ne souhaitais qu'une chose : être mort. Seuls le sens de ma responsabilité à l'égard de mes trois enfants rescapés et l'habitude de vivre depuis quarante ans me maintinrent en vie.

Ce torrent d'émotions emporta la vie que j'avais tellement aimée pendant tant d'années. En un clin d'œil, la famille que j'avais connue et chérie disparut à tout jamais. La femme à laquelle j'étais uni depuis deux décennies était morte ; ma tendre Diana Jane, notre troisième enfant, morte, elle aussi ; ma mère qui m'avait donné le jour et élevé, morte également. Trois générations – disparues en un instant !

Au cours des mois suivants, ce déluge initial du deuil fit peu à peu place à la douleur qui, comme des eaux qui refusent de se retirer, trouve les moindres interstices et les moindres crevasses dans l'esprit humain pour s'y engouffrer et le ronger. Je pensais perdre la raison. Je sombrai dans la dépression. Les fondations de ma vie étaient sur le point de s'écrouler.

La vie était chaotique. Mes enfants aussi ressentirent un immense chagrin et connurent la peur. John fut sérieusement blessé. Il eut le fémur fracturé dans l'accident ; sa jambe fut mise en extension pendant trois semaines, puis on lui fit un corset plâtré qu'il dut porter pendant huit autres semaines. De partout, des gens nous téléphonaient, nous envoyaient des lettres, venaient proposer leur aide et se lamenter avec nous. Mes tâches domestiques et professionnelles s'accumulaient comme des ordures sur un terrain vague, menaçant de me faire perdre le nord. Je m'affalais tous les soirs dans mon fauteuil préféré, tellement épuisé et angoissé que je me demandais si je survivrais un jour de plus, si même je *tenais* à survivre. Le simple fait d'être encore en vie m'inspirait le sentiment d'être puni, et je me disais que la mort me procurerait un soulagement opportun.

Je me rappelle avoir compté le nombre de jours consécutifs de pleurs. Je versai des larmes pendant quarante jours, puis elles cessèrent, du moins pour quelques jours. Je m'émerveillai devant le génie des Hébreux d'autrefois qui avaient décrété quarante jours de deuil, comme si ce nombre était suffisant. J'appris plus tard combien j'étais insensé ! C'est seulement *après* ces quarante jours que ma peine devint trop profonde pour que je verse des larmes. Elles se transformèrent en saumure, en une sensation de perte amère et brûlante que les larmes ne pouvaient plus

exprimer. Au cours des mois qui suivirent, j'aspirai aux jours où le chagrin était frais et où les larmes venaient facilement. Ce soulagement émotionnel aurait allégé mon fardeau, ne serait-ce que quelques instants.

Je n'avais évidemment aucun moyen d'anticiper les ajustements auxquels je devrais procéder ni la souffrance que j'aurais à endurer dans les mois et les années à venir. Mais déjà la nuit du drame, la fenêtre de temps qui me fut accordée entre l'accident et notre arrivée à l'hôpital me laissa présager ce qui m'attendait, du moins au début. Comme l'accident s'était produit en milieu rural dans l'Idaho, juste à l'extérieur de la réserve indienne, nous sommes restés là, en plan, pendant plus d'une heure avant qu'une ambulance ne nous transporte tous les quatre à l'hôpital, à une autre heure de route. Ces deux heures écoulées entre l'accident et notre admission à l'hôpital furent les moments les plus frappants, les plus mémorables et les plus propices à la réflexion que j'aie jamais eus et que je n'aurai plus jamais. Je me trouvai momentanément hors du temps et de l'espace tels que je les connaissais, comme suspendu entre deux mondes.

L'un était le monde de mon passé, tellement merveilleux pour moi, gisant désormais dans un enchevêtrement de tôles sur le côté de la route ; l'autre, celui de mon avenir, m'attendait comme un inconnu effrayant à la fin de mon trajet vers l'hôpital. Je compris que quelque chose d'incompréhensible et d'extraordinaire venait de se produire. Par un étrange coup du sort ou par la manifestation de la providence divine, je me trouvai soudainement plongé dans des circonstances que je n'avais pas choisies et que je n'aurais jamais pu imaginer. J'étais devenu la victime d'une terrible tragédie. Je mis mon âme sens dessus dessous pour trouver des issues à la douleur qui, j'en étais sûr, allait se profiler à mon horizon et à celui de ma famille. Dans cette petite fenêtre de temps, j'épuisai toutes les possibilités, sauf une. Je savais que j'allais devoir souffrir et m'adapter ; impossible d'éviter cette réalité ou de m'y soustraire. Il n'y avait pas d'autre issue que d'aller de l'avant, droit dans l'abîme. La perte provoquée par l'accident avait changé ma vie,

me mettant sur une trajectoire que je devrais parcourir, que je le veuille ou non. On m'avait confié un pesant fardeau et imposé un terrible défi. Je faisais face à l'épreuve de ma vie. Une phase de ma vie venait de prendre fin ; une autre, la plus difficile, allait commencer. Lorsque l'ambulance arriva à l'hôpital, j'en sortis pour poser le pied dans un monde tout à fait nouveau.